

Hannah Arendt

Le système totalitaire

Première édition : 1951

Introduction :

Hannah Arendt est née à Hanovre en 1906. Elle mène des études de philosophie à l'Université de Heidelberg où elle suivra les cours de Husserl, Heidegger et Jaspers. Elle fuit le nazisme dès 1933 pour s'installer en France puis aux Etats-Unis dès 1941. Son œuvre est aujourd'hui considérée comme un incontournable de la philosophie politique après être restée dans l'ombre pendant de nombreuses années, comme en témoigne le silence qui entourera la publication en France des *Origines du totalitarisme*, son œuvre majeure, par les soins de Paul Ricoeur, en 1961. On lui doit aussi un essai d'anthropologie devenu un autre classique, *Condition de l'homme moderne*, où elle entreprend la comparaison entre le monde moderne et le monde pré-moderne, ainsi qu'un ouvrage intitulé *Eichmann à Jérusalem*, recueil des articles écrits pendant le procès du criminel nazi Eichmann en 1961, qui lui valut bien des controverses et des polémiques.

Le système totalitaire est le troisième tome des *Origines du totalitarisme*, après *l'Antisémitisme* et *l'Impérialisme*. Arendt tente de reprendre la démarche de la politologie classique, celle qui va d'Aristote à Montesquieu et Tocqueville, pour déterminer l'essence propre d'un régime qu'elle considère comme totalement inédit et sans précédent : le totalitarisme.

Les thèmes du livre :

Le totalitarisme comme événement négatif :

Le totalitarisme désigne, pour Arendt, un type de régime politique inédit apparu à l'ère moderne, destiné à organiser la vie des masses. A ce titre, l'auteur le réfléchit comme un événement.

Mais cet événement n'est pas un événement de plus au sens où l'emploie l'historien pour désigner ce qui scande un pas supplémentaire dans le cours normalisé de l'histoire, il définit une sorte d'événement au carré, un événement d'un type nouveau, qui rompt avec tout autre type d'événement, et avec l'histoire elle-même comme séquence d'événements plus ou moins marquants. Le mot de crise est sans doute celui qui traduit le mieux le phénomène que veut désigner ici Hannah Arendt et à ce titre on peut avancer que le totalitarisme définit la crise globale de la civilisation occidentale. Il est donc une sorte de brèche dans l'histoire en général et dans l'histoire du politique en particulier, ce qui pourrait se traduire comme suit : le totalitarisme constitue une rupture radicale avec tous les régimes possibles ou ayant existé, et en particulier ceux qui peuvent en être rapprochés, qu'ils soient despotiques, tyranniques ou dictatoriaux.

Malgré tout ceci, Arendt tente d'élaborer une sorte d'essence du totalitaire : elle lui trouve une assise dans un certain type de société (la société de masse) et dans un certain type d'expérience humaine fondamentale (la désolation).

Cette sociologie apparente est trompeuse : Arendt dans le même temps qu'elle établit des caractères fondamentaux et élucide des règles de fonctionnement du totalitaire, travaille à rebours de la constitution d'un modèle positif, car l'événement totalitaire est purement négatif. Il détruit le politique, l'homme et le monde avec.

Du côté de son inscription sociale, il est le produit de l'effondrement de la société de classes et du système des partis hérités du XIXe siècle, et il coïncide avec l'apparition d'une masse apolitique d'individus soumis à l'isolement et à l'atomisation, privés de toute appartenance. Mais ceci ne constitue pas cette société de classes en une sorte de modèle positif perdu. Elle portait au contraire en germes tous les éléments qui vont trouver leur assemblage dans le syndrome totalitaire : la populace, qui désigne pour Arendt le nombre croissant des individus maintenus en dehors du système d'identification et d'inscription sociale des classes et des partis, et dont le totalitarisme signera la revanche le jour où elle et ses valeurs prendront le pouvoir, la bourgeoisie et l'instrumentalisation croissante, à l'ère impérialiste, de la sphère publique au profit de l'intérêt privé, la corruption et l'hypocrisie comme marques signalétiques d'une société où les institutions sont de pures façades, l'individualisme raffiné de l'élite qui trouvera là l'occasion d'une étrange alliance avec la populace. L'Etat-nation et la société bourgeoise impérialiste portent donc en eux les linéaments de leur propre effondrement et désagrégation que le ciment nationaliste ne parviendra guère à retenir : le totalitarisme cristallisera ces éléments épars et leur donnera une forme achevée dans la société de masse. Celle-ci s'explique, d'un point de vue sociologique, comme l'apparition, sur la scène publique, d'une populace restée jusque là dans l'ombre et à l'écart de la société de classes, rassemblant d'un même mouvement un bohème tel que Goebbels, un sadique tel que Streicher, un illuminé tel que Rosenberg, un fanatique à la Hitler ou un aventurier comme Goering. Reste qu'une fois au pouvoir, la populace prend un autre visage, plus « normal », sous la forme de cette masse amorphe et dépolitisée, dont Himmler est aux yeux d'Arendt un représentant beaucoup plus caractéristique, image parfaite de ces employés consciencieux et bons pères de famille, complices et acteurs du meurtre de masse.

La désolation comme expérience constitutive du totalitaire :

Cette « forme Masse » se constitue à travers la perte d'un monde commun et d'un espace public à partir duquel les hommes puissent vivre ensemble, mais aussi à travers le sentiment pour eux d'une radicale perte d'appartenance au monde qu'Arendt appelle désolation. La désolation est bien pour Arendt une sorte de sentiment que les philosophes existentialistes allemands appellent *stimmung*, traductible par tonalité ou disposition, et qui désigne non pas une part de vécu affectif intérieure au sujet, mais un « tour » que prend toute chose dans le vécu du sujet, une manière qu'a le monde et la totalité des objets de se donner, de se présenter à nous, un sentiment donc, qui concerne la totalité du vécu des hommes et de la façon dont les choses leur apparaissent. Arendt reprend l'idée de Montesquieu selon laquelle chaque régime politique trouve son fondement dans un principe d'action : c'est l'honneur dans une monarchie, la vertu dans une république, la crainte dans une tyrannie. Là encore, la désolation ne peut être qu'un substitut de principe d'action en tant qu'elle ne désigne qu'une perte d'appartenance au monde des hommes, une sorte de déracinement radical s'accomplissant comme inutilité de l'homme. Ce déracinement produit par l'effondrement de la société de classes et de ses fonctions sociales prive les hommes d'un monde commun, mais aussi de la condition de pluralité constitutive de ce monde (pluralité de perspectives sur un même monde qui en atteste et reconduit l'existence). Il signifie pour les

hommes non pas seulement l'isolement comme repli sur la sphère privée consécutif à la destruction de la sphère publique de la vie, mais l'expérience pour le moi d'une impossible coexistence avec lui-même, et, en définitive, la perte du moi lui-même, dès lors que la vie privée également se trouve détruite. Dans la désolation, le moi est privé de la possibilité, que suppose encore la solitude, d'un dialogue de soi avec soi, où l'autre se trouve représenté intérieurement, car la solitude présuppose la possibilité attestée de l'amitié, qui confirme ou infirme, avant ou après, un tel dialogue intérieur, et sauve le moi d'une incertitude fondamentale quant à sa réalité et celle de ses pensées. Michel Tournier illustre de manière exemplaire dans *Vendredi ou la vie sauvage* le risque que court Robinson d'une telle déréalisation du moi et du monde lorsqu'il se trouve privé d'autrui. Et Epictète déjà, nous rappelle Arendt, était parvenu à distinguer entre la solitude d'une part, où se maintient une forme de rapport à l'autre, et la désolation où l'on se retrouve radicalement abandonné au monde, radicalement abandonné des autres, soit par le deuil et la mort de nos proches ou l'anticipation de notre propre mort, soit par l'effet d'une extrême hostilité d'autrui qui menace notre vie (dans l'expérience de la torture par exemple). Mais ce qui n'était, dans l'expérience des hommes et pour le philosophe Epictète, qu'une épreuve limite et rare, devint l'expérience fondamentale des hommes sous le régime totalitaire, une sorte d'être-au-monde paradoxal voire contradictoire.

L'idéologie comme figure paradoxale du monde :

Ainsi, privées de monde ou de tradition, arrachées à leur moi, la masse des individus atomisés et isolés perdait toute forme d'intérêt et de conviction, et se trouvait ancrée dans une sorte de désintéressement que l'idéologie totalitaire allait bientôt compenser, sans la réduire. Un mépris généralisé pour soi et pour le monde, pour la vie et la mort, allait cultiver bientôt les apparences, trompeuses, ici encore, d'une forme d'idéalisme et de loyauté. C'est cet « idéalisme » troublant, directement branché sur le crime de masse, qu'exposait et exigeait Himmler aux S.S, à travers les larges couches où il recrutait, en proclamant qu'ils ne s'intéressaient pas « aux problèmes quotidiens » mais seulement aux questions idéologiques qui importeront pour des décennies et des siècles, si bien que l'homme ...sait qu'il travaille à une grande tâche, telle qu'il n'en apparaît que tous les 2000 ans. » Arendt souligne à maintes reprises que si les masses ont constitué l'appui et le fondement le plus évident des régimes totalitaires, c'est sur un mode totalement inédit qui exclut tout ce que suppose ordinairement l'idée d'une adhésion volontaire et intéressée à une doctrine, un parti, une cause et principalement la conviction. Ce qui explique à la fin de la guerre l'oubli massif et rapide qui succéda paradoxalement au soutien sans réserves octroyé quelques mois avant. Le ressort psychologique sur lequel jouent les régimes totalitaires pour mettre en mouvement les masses n'est pas même celui de la conviction forcenée et illusionnée, ce qui supposerait encore de la part des individus une possibilité d'adhérer ou de ne pas adhérer. Pas plus que le nazisme n'est le produit, même terminal, d'aucune tradition, l'idéologie de la race ou celle de la lutte des classes ne se sont appuyées dans les masses sur ce qu'on nomme ordinairement conviction. Bien plutôt faut-il penser selon Arendt qu'elles consistaient à détruire en l'homme la capacité d'en former aucune. Ceci laisse percevoir par la même occasion la redéfinition radicale à laquelle se voient soumises, dans les régimes totalitaires, les notions d'idéologie et de terreur, selon Arendt.

L'idéologie est en effet, après la désolation, la deuxième figure de ce principe d'action qui définit comme le pensait Montesquieu tout régime politique : elle vient remplir le vide de conviction et d'intérêt laissé par l'expérience massive de la désolation. Ici encore, Arendt adopte un angle de vue déroutant. L'idéologie est bien en effet la seule forme de pensée qui subsiste après la perte du monde et du vivre ensemble : elle est la pensée de l'individu livré à

lui-même, de l'esprit coupé du sens commun et de la pluralité des perspectives sur le monde qu'organisait celui-ci. Désormais, la cohérence logique est le régime essentiel de son fonctionnement. D'autre part et surtout, cette cohérence logique vient de ce que l'esprit, parce qu'il n'est plus limité et astreint à un monde commun, est volonté pure qui décrète ce qui est et ordonne au réel. Ce n'est plus le réel qui commande à un esprit venu se régler sur lui pour penser, c'est l'esprit qui décrète le réel. Le vrai est ainsi le pur produit d'une volonté : celle du guide. Dans ces conditions déclare Arendt, il n'est nul besoin de la démonstration préalable de l'infériorité des juifs pour que puisse être réalisé dans un deuxième temps le meurtre des juifs. Mais l'affirmation « tous les juifs sont inférieurs » veut immédiatement dire « il faut tuer tous les juifs ». De même que l'affirmation selon laquelle seul Moscou a un métro veut immédiatement dire qu'il faut détruire tous les autres métros dans le monde. Ceci va conduire Arendt à reprendre tout autrement l'analyse étymologique du terme d'idéologie, et à voir en elle tout autre chose qu'une forme de pensée, fut-elle déclarée figée, absurde ou dangereuse. Elle nous invite une fois de plus à dépasser la version naïve et encore « normale » du sens donné à ce terme, qui abusa les contemporains et continue d'abuser selon elle notre perception du phénomène. Dans sa construction, le mot idéologie semble suggérer qu'une idée (la lutte des races ou la lutte des classes) est devenue l'objet d'une science, le mot logos désignant un discours à visée rigoureuse tenu sur cette idée qui discrédite alors la science elle-même et la transforme aussitôt dans une pseudo-science. Mais ceci supposerait que c'est dans un deuxième temps seulement que l'on met en œuvre une application de ces idées aberrantes par une forme de contrainte plus ou moins dure. Ceci supposerait une nouvelle fois la liberté et le désastre encouru par la réalité dans cette opération serait alors largement dépendant du contenu véhiculé par l'idéologie.

Cette vision des choses méconnaît et minimise grandement selon Arendt, à la fois la nature des régimes totalitaires, mais aussi la dimension et la portée profondes de l'idéologie totalitaire. En réalité, l'idéologie est un substitut de ce monde perdu par les masses atomisées : ceci veut dire qu'elle n'a de sens qu'en tant qu'un mode d'organisation totale de la société, consécutif à l'effondrement de l'ancienne structure de classes et de partis. Elle constitue une littérale mise en ordre d'un monde privé de sens, l'acte d'une volonté ordonnatrice et non pas exclusivement ni essentiellement un discours tenu par de faux spécialistes. Dès lors, elle est avant tout pour Arendt la logique d'une idée par laquelle les événements sont traités comme s'ils obéissaient à la même loi que l'exposition de cette idée. Mieux : elle est la logique d'une idée mise en acte comme le nouveau cadre de la vie des hommes. Ainsi le racisme traite tous les événements du monde comme s'ils obéissaient dans leur ensemble à un mouvement inhérent à l'idée de race, celui selon lequel les races inférieures sont destinées à disparaître au profit des races supérieures, de même que l'idée de classe obéirait à un mouvement conduisant à sa propre suppression dans la société sans classes.

Ceci implique une double rupture avec une conception encore naïve de l'idéologie. En un premier sens elle exclut la liberté du penser et signifie plutôt cette défaite de la pensée par quoi Arendt désigna le mode de fonctionnement psychologique d'un Eichmann et la banalité du mal lors de son procès. Elle exclut tout autant l'idée d'une application ultérieure de l'idéologie à mettre en œuvre, que ce soit à travers la propagande, la terreur ou d'autres formes de coercition. L'idéologie est déjà en soi une forme de coercition qui tente de s'imposer à la réalité et dans laquelle les hommes ne sont pas des acteurs mais de simples exécuteurs ou victimes. L'idéologie est ce substitut d'un principe d'action politique pour des individus privés de tout intérêt et de toute conviction, elle est la puissance en acte d'un mouvement qui emporte tout le monde sur son passage au nom des lois supérieures de la nature ou de l'histoire. C'est en ce sens qu'elle détruit toute forme de légalité au sens où la loi est encore conçue dans un corps politique comme ce qui peut être désobéi sous couvert de

sanction ou châtement. Le régime totalitaire, nous le verrons, abolit également à la fois la notion de culpabilité subjective et celle de châtement proportionné.

La terreur comme essence du mouvement :

Cette conception non-instrumentale de l'idéologie conduit à un troisième postulat et à la troisième figure de ce principe d'action sous-jacent au régime totalitaire. Là encore, la position d'Arendt se distingue par sa radicalité : le régime totalitaire est un « corps politique qui, loin d'utiliser la terreur comme moyen d'intimidation, est essentiellement terreur ». Ceci permet à Arendt de prévenir une autre confusion courante entre peur et terreur : pas plus qu'il n'y a de place pour une forme de soutien ou de sympathie pour le régime au sens classique d'une adhésion libre et volontaire, il n'y a de place pour l'expérience de la peur en tant que la peur présuppose encore la possibilité d'une conduite adaptée, destinée à éviter le danger, et une liberté simplement limitée ou réduite comme dans une tyrannie où celle-ci subsiste dans la sphère privée. La terreur au contraire est ce qui régit la conduite des hommes lorsque a été éradiquée la possibilité même d'un agir et d'une liberté. Elle est l'idéologie mise en acte, réalisée et l'on voit à quel point la fonction de l'idéologie comme mode d'organisation du monde prime sur son contenu dans la philosophie d'Arendt. Hitler et Staline n'ont rien inventé d'original et de novateur selon Arendt, et les idéologies de la race et de la lutte des classes ne sont pas en soi totalitaires. Ce qu'ont inventé Hitler et Staline qui constitue la marque signalétique du totalitarisme, c'est l'idéologie comme processus réel, l'idéologie comme monde, idée actualisée de part en part. Cette perception aiguë chez Arendt de la signification extrême que prennent dans le totalitarisme d'anciennes expériences semblent alors éclairer d'un nouveau regard des faits demeurés tout aussi incompréhensibles que barbares. Ce qu'institue la terreur c'est par exemple d'exterminer les juifs comme des punaises par des gaz toxiques : dès lors, il n'est plus besoin de propager l'idée que les juifs sont des punaises, de même la propagande perd sa nécessité dès lors qu'existe une histoire de la révolution russe qui ne mentionne même pas le nom de Trotski.

On peut arrêter là l'énoncé des deux grands principes de fonctionnement du totalitarisme (l'idéologie et la terreur). Toute la description très fine, par Hannah Arendt, de son fonctionnement effectif décrit les aspects et les caractéristiques du régime une fois celui-ci affronté à la réalité.

Nous avons vu que le principe de fonctionnement de l'esprit totalitaire consistait à renverser la priorité accordée à l'entendement sur la volonté, et à faire de la volonté le nouveau maître du réel. Mais une fois opéré ce trucage par lequel la réalité est aux mains de la volonté du chef, décrivant les lois éternelles de l'histoire des races ou de l'histoire des classes, reste à rendre compte des démentis que les faits pourraient venir opposer à ce montage. Le régime totalitaire se sort de ce mauvais pas de trois façons.

D'une part, il actualise autant que faire se peut l'idéologie de la race ou de la société sans classes et lorsque l'infériorité de la race juive s'atteste à travers la réalité concentrationnaire, tout prétendu démenti n'est plus qu'un vain discours ou une idéologie manifestement pernicieuse.

D'autre part, jusqu'à temps que le processus parvienne à son point d'achèvement, tous les faits qui viendraient contredire la vérité de l'idéologie sont systématiquement rapportés, par avance, à une contre-volonté terroriste qui agit dans l'ombre et qu'il s'agit alors d'éradiquer. Tel est l'origine des théories de la conspiration juive des Protocoles des sages de Sion ou celle du complot ourdi par les trotskistes ou les 200 familles en Union Soviétique. Le caractère infaillible des prédictions du chef qu'inspire sa connaissance des lois de l'histoire permet d'établir par anticipation l'existence d'un **ennemi objectif** qui distingue encore une fois, selon l'auteur, le totalitarisme de toute autre forme de régime despotique ou tyrannique.

Cet ennemi objectif ne peut manquer d'exister, il désigne le support dont le mouvement a besoin pour référer toute contradiction venue du réel : tout ce qui peut venir freiner ou entraver le mouvement totalitaire est d'avance prédéterminé comme ennemi à éradiquer, contre-volonté perverse, une fois que le régime s'est prémuni contre les atteintes du réel et de l'expérience, et l'on comprend alors que les groupes prévus pour l'extermination ne cessent de se succéder victimes de ce postulat de l'infailibilité du régime. Le concept d'ennemi objectif constitue la marque signalétique du totalitarisme : il suppose que l'on élimine les hommes ni pour ce qu'ils ont fait ni pour ce qu'ils pourraient faire, mais bien pour ce qu'ils sont ou ont été décrétés. La mise en marche d'une logique d'extermination de l'ennemi constitue le moment le plus caractéristique en même temps que le phénomène le plus imprévisible et stupéfiant pour le monde normal : il ne se déclenche que lorsque toute forme de résistance a été éradiquée dans la société. Alors qu'un régime de dictature trouve en ce moment précis un certain niveau de stabilisation, un mouvement totalitaire dévoile alors seulement son vrai visage, et déclenche les purges ou les procédés de déportation et extermination : le régime ne tient que de cette consommation de l'ennemi renouvelée à l'infini et qui seule atteste la réalité de sa fiction.

Le monde fictif du totalitaire et sa protection contre le monde commun :

La réflexion d'Arendt trouve dans ces explications ses moments les plus convaincants. On comprend que les conditions de survie des régimes totalitaire coïncident avec les mécanismes de défense et les systèmes de protection qui le protègent de la réalité c'est-à-dire du pluralisme des points de vue qui pourrait venir contredire sa logique mono-idéique. Le danger du pluralisme, ce n'est pas seulement qu'il y ait plusieurs points de vue au lieu d'un seul, c'est le fait que le rapport de l'esprit au réel se trouverait radicalement changé par la coexistence de cette pluralité de points de vue où celui du régime ne figurerait plus qu'un point de vue parmi d'autres. L'esprit se mettrait en mesure de faire des hypothèses et d'avoir des convictions, associées à des intérêts, et se soumet à des procédures de confirmation qu'accomplissent les autres points de vue. La volonté toute puissante et infailible de l'esprit perdrait donc son hégémonie et son pouvoir de décréter le réel.

Pour se défendre de ce danger mortel, la volonté toute puissante du guide doit se réfugier dans le secret et sauvegarder celui-ci par toute une série d'enveloppes protectrices qui font transition entre lui et le monde « normal » et le garantissent contre le danger mortel de la réalité extérieure. Telle est la structure en oignon qui caractérise selon Arendt le totalitarisme dans son fonctionnement effectif. Au centre, protégé de toute atteinte, le chef et ses déclarations, toujours infailibles, non par quelque miraculeux accord entre ses pensées et la réalité, mais parce que le réel est d'emblée ce que sa volonté décrète, et qu'il échappe à toute confirmation ou démenti venant de l'expérience. Au-delà, l'élite ou les membres du Parti qui forment l'enveloppe la plus proche du chef : ils ne font pas crédit à ses paroles, mais savent qu'ils doivent immédiatement les interpréter en termes d'intentions (éliminer les juifs s'ils sont déclarés nocifs, détruire tous les métros étrangers si celui de Moscou est déclaré le seul existant etc.). Une deuxième enveloppe protectrice fait plus nettement transition avec le monde normal : c'est celle des sympathisants et autres compagnons de route. Ils croient aux paroles du chef et surtout croient encore qu'il y est question de croyance et de conviction. Ils mécompréhendent le mécanisme de l'idéologie et de la terreur et le fait que le régime se situe au-delà des convictions et des croyances, au-delà du mensonge et de la vérité. Ces sympathisants, dupés, jouent un rôle essentiel pour la crédibilité du régime, mais surtout et en même temps, ils constituent le meilleur système de protection du régime contre les attaques du réel. La masse des individus atomisés et isolés représente, pour finir, une extériorité réduite au maximum par la terreur, mais qui menace toujours de laisser percer quelque initiative,

quelque pensée autonome, quelque conviction spontanée qui en elles-mêmes menacent d'effondrement le fragile échafaudage fictionnel que représente en somme un mouvement totalitaire. La propagande leur est destinée, à eux ainsi qu'aux nations étrangères : elle laisse ses victimes éloignées de la réalité du régime, et pourtant, nous dit Arendt, elle se distingue nettement de toute pratique classique du mensonge d'Etat : elle ne ment pas sur les faits, elle affiche un mépris absolu pour tous les faits. Elle perd d'ailleurs peu à peu sa nécessité au fur et à mesure que le mensonge est devenu réalité.

La multiplication des services enfin, qui affecte à chaque division de la machine administrative de l'Etat un ou des services du Parti dotés de la même fonction participe-lui aussi de ce système de protections qui permet au mouvement de prospérer une fois que les institutions étatiques ne sont que pure façade et que le véritable lieu de pouvoir échappe à toute forme de stabilisation. Ce mécanisme où l'on voit l'Etat total développer une structure plutôt a-morphe assure le pouvoir maximal à un guide qui joue la concurrence entre les services et se voit toujours assuré d'être obéi. Il récuse une définition où l'Etat totalitaire désigne une identification entre le Parti et l'Etat, laquelle convient mieux à un régime de type fasciste tel que celui de Mussolini : l'identification du Parti et de l'Etat lierait le chef à ses propres paroles en donnant à ses ordres force de loi. Le mouvement totalitaire veut aller au-delà : ce à quoi il faut obéir, ce ne sont pas aux ordres du chef, mais à sa volonté, toujours changeante, souvent contradictoire. L'absoluité du pouvoir tient à ce paradoxal anarchisme du régime dans sa forme. Il distingue rigoureusement le pouvoir totalitaire de tout régime autoritaire stabilisé dans une hiérarchie du commandement et de l'exécution.

La volonté du chef qui décrypte le sens de l'histoire à la lumière de l'idéologie trace la voie à un mouvement où l'humanité s'abîme dans la création d'un monde fictif qui défie toutes les catégories en usage dans les pratiques et les institutions humaines et contredit le principe d'utilité. Le débouché final où se concentre l'ensemble des traits que nous avons dégagés est l'espace-camp. La société concentrationnaire n'a pas d'utilité, elle ne poursuit pas un but, un avantage, elle travaille même contre l'intérêt du régime en le privant de ses plus fidèles soutiens, dans le cas du régime soviétique, d'une main-d'œuvre à bon marché et de forces utiles sur le front de l'est dans le cas du régime nazi. Mais si l'on suit l'analyse proposée par Arendt elle n'est pas pour autant une sorte d'énigme insondable et inexplicable. Elle représente quelque chose d'extrêmement signifiant : le condensé et le résumé de toutes les facettes de ce monde fictionnel mis en acte par le mouvement totalitaire. L'asservissement des hommes aux prétendues lois de la nature et de l'histoire ou, dit autrement, la terreur, y règne sans partage. L'éradication de toute forme d'appartenance au monde et la désolation y atteint son stade ultime, ce qui n'empêche pas de rappeler les étapes successives de la déshumanisation de l'homme : le meurtre de la personnalité juridique d'hommes mis hors la loi par la dénationalisation et envoyés dans des camps sur la base d'aucun acte commis, le meurtre de la personne morale s'enclenche alors à partir de l'anonymat de la mort à laquelle la disparition pure et simple condamne le mort privé de témoin et de sépulture. La destruction de l'individualité enfin qui parachève le processus en réduisant chaque homme à un faisceau de réactions et interdit la moindre spontanéité de l'action, comme en témoignent la rareté des cas de suicides.

Portée de l'œuvre, critiques :

L'ouvrage d'Arendt, par la richesse de ses vues a suscité de nombreuses lectures venues des milieux les plus divers : en histoire, en sociologie et en philosophie. Ces lectures ont pointé du doigt des faiblesses et des difficultés.

L'un des reproches fréquents faits au 3^e tome des Origines... est celui de l'essentialisme. Arendt aurait voulu établir une sorte d'essence éternelle du régime totalitaire qui semble un peu figée et embrasse mal l'extrême complexité de ce genre de régimes. La difficulté serait redoublée par le rapprochement posé entre le régime soviétique et le régime nazi qui présentent selon de nombreux historiens plus de différences que de ressemblances. Un tel reproche se justifie si l'on accorde que ce 3^e tome est celui qui tente le plus de fixer des définitions, et de poser des caractéristiques générales. Mais, d'une part, il doit être replacé dans le droit fil des analyses des tomes précédents sur l'antisémitisme et l'impérialisme, qui établissent des ramifications plus riches et lointaines dans l'histoire du 19^e et du 20^e siècle. D'autre part, il est juste de rappeler que même dans le troisième tome, l'analyse d'Arendt, prise dans la recherche des origines, n'a de cesse de souligner à la fois les effets de rupture du régime totalitaire avec la tradition politique, mais aussi les mil et un fils qui font une transition avec des phénomènes antérieurs, des régimes passés ou présents, et rendaient précisément indétectable sa spécificité.

L'autre reproche plus récent consiste, à la lumière des dernières recherches faites sur l'Allemagne nazie, à remettre en cause l'assise sociologique donnée à ses analyses et l'idée selon laquelle le totalitarisme est le produit de l'effondrement de la société de classes et du système des partis. On saurait désormais que les nazis n'ont pas démantelé les structures et les organisations sociales et religieuses de la société civile. Mais cette critique, nous semble-t-il, n'a pas la portée que l'on a voulu lui donner quant on connaît les analyses magistrales où Arendt montre comment les régimes totalitaires peuvent laisser intact les Constitutions existantes, et toutes les structures administratives d'un Etat tout en les vidant complètement de leur sens et de leur efficacité. Effondrement ne veut pas dire destruction pure et simple.

D'autres critiques signalent des difficultés liées aux dimensions les plus brillantes des analyses d'Arendt. En particulier on a signalé que son analyse des camps comme ultime produit du déracinement des masses et lieu de déshumanisation extrême fait l'impasse sur la spécificité du génocide juif et ne distingue pas nettement camp de concentration et camps d'extermination. Ce serait là un des effets pervers d'un concept de l'idéologie où c'est la fonction de celle-ci qui compte (terreur) et non pas le contenu (histoire des races visant conduisant à l'extermination des races inférieure ou histoire de la lutte des classes). Mais la réflexion d'Arendt doit être resituée dans le contexte de l'après-guerre, où la spécificité et l'unicité du génocide des juifs était placées sous un angle mort.

Pour en savoir plus :

Hannah Arendt : *La condition de l'homme moderne*, Press-Pocket-Agora, 1994.

André Enegren : *La pensée politique d'Hannah Arendt*, PUF, 1984.

Alexandre Hubeny : *L'action dans l'œuvre d'Hannah Arendt*, Larousse, Collection Jeunes talents, 1993

Citations :

« Le but de l'éducation totalitaire n'a jamais été d'inculquer des convictions mais de détruire la faculté d'en former aucune. »

« C'est seulement dans sa phase ultime, quand le totalitarisme connaît son accomplissement, que les concepts d'ennemi objectif et de crime logiquement possible sont

INRP. Mémoire et Histoire. 2002.

abandonnés, que les victimes sont choisies complètement au hasard et déclarées, sans même avoir été accusées, inaptes à vivre. »